



**Mémoires
de
RESISTANCE
à
"L'ALLIANCE"**

Gérard DREYFUSS

X 1942

1943-1944

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

édition du 21/05/02

Recrutement à l'ALLIANCE.

C'est en septembre 1942 que j'ai appris que j'avais été admis à l'Ecole Polytechnique avec le numéro 7 bis (les numéros bis étaient attribués aux Juifs qui étaient traités comme des parias en application des lois anti-juives du gouvernement du maréchal Pétain),

Il faut rappeler que ces lois avaient prévu un "numerus clausus" limitant le nombre de juifs admis à l'Ecole et qu'en 1941 je m'étais présenté au concours, que j'avais obtenu des notes qui m'auraient normalement fait admettre, mais que je ne l'avais pas été en raison de ce règlement discriminatoire.

Tous les élèves non-juifs reçus en 1942 étaient convoqués pour effectuer un séjour d'un an aux "Chantiers de Jeunesse" invention de l'époque pour remplacer le "Service Militaire". Comme les Juifs n'étaient pas admis à porter l'uniforme, ni d'ailleurs à exercer aucune activité au service de l'Etat, mes camarades juifs et moi n'avait pas été convoqués et, chose curieuse, aucune corvée de remplacement n'avait été prévue pour eux.

J'étais décidé, comme mon frère aîné, à essayer de passer en Angleterre pour rejoindre le Général de Gaulle, mais comme nous n'avions aucune possibilité immédiate de réaliser ce projet, je décidai de m'inscrire à la Faculté des Sciences de Grenoble pour obtenir un diplôme de Licence.

Pendant l'année nous avons appris, je ne sais comment, qu'un collaborateur de notre père avait des accointances avec la Résistance.

Vers le mois de Juin 1943, ayant passé nos examens, nous décidâmes mon frère et moi de rencontrer cette personne qui résidait comme notre père à Brive la Gaillarde en Corrèze.

Ce collaborateur (André Girard) nous fit d'abord ressortir qu'il était aussi efficace de servir la Résistance à l'intérieur que de partir en Angleterre.

Il nous indiqua cependant quelques filières et nous partîmes pour les Pyrénées afin d'essayer de passer en Espagne puis de là en Angleterre.

Ce projet échoua.

Mon frère décida alors de s'engager dans le maquis du Vercors et je retournai à Brive.

Là André Girard (pseudonyme Pointer) m'engagea au réseau ALLIANCE , comme "Agent de liaison crypteur / décrypteur" et me désigna comme lieu de travail Aix en Provence où fonctionnait un poste radio particulièrement efficace dans une région où il manquait un agent de liaison ayant les capacités de chiffrer et déchiffrer les messages reçus par ce poste ou envoyés.

Le réseau ALLIANCE était un réseau de Renseignements, créé à l'origine en 1940 par un ancien officier du 2ème Bureau (Loustanau-Lacau), qui s'était fait prendre et auquel avait succédé une femme " Marie Madeleine" épouse à l'époque du Général MERIC puis ensuite de Hubert FOURCADE.

A Londres le Général de Gaulle avait créé un organisme de coordination des différents mouvements de Résistance qui s'étaient créés indépendamment les uns des autres (qui s'ignoraient ou même se combattaient pour des raisons idéologiques) Cet organisme s'appelait le BCRA (Bureau de Coordination des mouvements de Renseignements et d'Action.

Cet organisme disposait au début de peu de moyens, aussi l'ALLIANCE correspondit-elle au début par radio, directement avec la section de langue française du Service de Renseignement des Anglais (l'Intelligence Service ou IS), plus tard quand le BCRA s'est étoffé, l'habitude étant prise ce contact direct ALLIANCE-IS fut maintenu ce qui irrita d'ailleurs les responsables du BCRA.

Recrutement à l'ALLIANCE (suite)

Les communications se faisaient en "morse" utilisé universellement jusque vers 1945-46 pour les télécommunications dans la marine et dans l'aviation.

Il n'est donc pas étonnant que tous les "opérateurs radio" utilisés par le réseau étaient des marins ou des aviateurs. Ces opérateurs déchiffraient le morse à une vitesse stupéfiante, même lorsqu'il était brouillé par les émetteurs ennemis.

Ils captaient parfaitement les "lettres et les chiffres" qui composaient les messages mais comme ces derniers étaient codés pour qu'ils ne soient pas compris par les Allemands, ils n'en comprenaient pas eux non plus la signification, il fallait pour cela les "décoder". C'est en partie pour cette tâche que j'ai été recruté.

Ma vie ordinaire à l'ALLIANCE 1943-44.

Je vivais sous un faux nom, avec des faux papiers et je faisais la navette entre AIX-en-PROVENCE et PARIS, grâce à un faux certificat de travail qu'avait bien voulu me délivrer le Directeur et Propriétaire de l'Ecole CHAUVEAU, père d'un de mes anciens camarades de Mathématiques Elementaires au lycée JANSON de SAILLY à PARIS.

Je recevais du réseau ALLIANCE une "solde" qui me permettait de me loger et de me nourrir. Il y avait à cette époque des cartes de ravitaillement avec des "tickets" pour les produits essentiels, le pain, le lait, la viande; je recevais aussi de la même source, mais irrégulièrement des "faux tickets".

A AIX j'ai logé successivement dans une chambre meublée dans une rue proche du Palais de Justice, dont je ne me rappelle pas le nom, puis ensuite chez l'habitant (des Alsaciens réfugiés), rue du Roux Alpherand, pas loin de la Fontaine des 4 Dauphins. En dehors des produits rationnés, ma nourriture était à base de tomates (*jamais je n'en ai mangé autant*).

J'étais quelquefois invité chez des amis de mes parents, réfugiés à Aix, Mr et Mme Roger Gimpel (*à ne pas confondre avec les beaux parents de mon frère Serge, Robert Gimpel*).

Une fois par semaine environ je me rendais à bicyclette d'AIX à AVIGNON pour échanger des messages et des informations avec le correspondant de l'ALLIANCE dans cette ville, un jeune postier Lucien BERNE (dont j'ai oublié le nom de code). Ce dernier connut une aventure si extraordinaire qu'on a peine à croire qu'il ne s'agit pas d'une invention. (*Cette aventure est rapportée par Marie-Madeleine Fourcade en tête de l'édition en Livre de Poche de son livre "l'Arche de Noé": je la rapporte brièvement plus bas.*)

A PARIS je logeais dans une chambre meublée rue Lagille, dans le 18ème arrondissement, petite rue donnant dans l'avenue de Saint Ouen. Je me nourrissais dans les restaurants bon marché du quartier ou parfois dans les restaurants des Grands Magasins (Printemps ou Galeries Lafayette) avec des "tickets épargnés".

J'étais souvent invité chez MmeMAGNIER, notre ancienne "institutrice à domicile", qui faisait un peu partie de la famille (sa mère avait été "lingère" chez ma grand mère LEVY FINGER). Mme MAGNIER habitait rue de Trétaigne à côté de la mairie du 18ème, pas loin de la rue Lagille.

A PARIS j'évitais de voir d'anciennes relations, mais j'avais cependant maintenu un contact avec Mr et Mme Olivier DECROIX, (Mme DECROIX était une soeur de Mme Bernheim) , afin d'avoir, si possible, des nouvelles de Léonce et Renée Bernheim parents de mon ami Philippe internés à DRANCY avant d'être déportés à AUSCHWITZ d'où ils ne sont pas revenus.

Je rendais aussi visite à un collègue de mon père Mr GOUX Inspecteur Général de Manufactures des Tabacs, qui était un ami sûr. Il habitait avenue d'Eylau près du Trocadéro, où il m'invitait parfois à déjeuner. Son bureau était au Ministère des Finances, situé à cette époque dans une des ailes du LOUVRE. Plus d'une fois j'y ai déposé, avec son accord, des colis encombrants et compromettants (des postes de radio) que j'avais amenés d'AIX ou que je devais y apporter. Il les rangeait dans un placard du Ministère.

A PARIS comme à AIX nos rencontres avec d'autres membres du réseau se faisaient généralement dans des cafés, à PARIS le plus souvent sur les grands boulevards, à AIX sur le cours Mirabeau. C'est là que nous échangeons des messages et que nous recevons nos instructions.

Mon "métier" était double : chiffrer et déchiffrer les messages, porter des messages ou des "colis" d'un endroit à un autre.

Les "colis" que je transportais étaient généralement des postes de radio émetteurs-récepteurs. Dans les premiers temps courant 1943 ces postes étaient très lourds et relativement encombrants, puis début 1944, bien que les "transistors" n'aient pas encore été inventés, leur poids et leur encombrement se sont considérablement réduits. De toutes façons ces appareils n'avaient rien de comparable aux téléphones cellulaires actuels qui avec des volumes et poids incommensurablement plus faibles ont des performances incommensurablement supérieures.

Quant aux messages que je transmettais, ils étaient soit oraux soit écrits et dans ce cas codés, de plus le papier sur lequel ils étaient écrits était un papier spécial appelé "nitro-papier" qui avait la propriété de littéralement exploser au voisinage d'une flamme ou d'une cigarette allumée pour ne laisser aucune trace, ils pouvaient aussi être avalés et se décomposer dans l'estomac.

Pour recevoir ou livrer mes messages et colis je devais évidemment participer à des rencontres avec d'autres membres de l'organisation.

C'est à l'occasion de ces rencontres que nous étions le plus vulnérables. Dans un épisode qui suit je raconte l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée à PARIS dans un de ces cafés des grands boulevards "le Napolitain", où mes camarades ont été capturés par la Gestapo pour ensuite trouver la mort au STRUTHOF dans des conditions horribles et où j'ai échappé par miracle à cette arrestation.

De même à AIX lors d'une rencontre j'ai aussi échappé à une arrestation, mais dans des conditions moins extraordinaires que je raconterai plus loin.

Au cours de mon appartenance au réseau ALLIANCE de juillet 1943 à septembre 1944 il m'est arrivé de nombreuses aventures, j'en raconte quelques unes ci après, pas forcément dans l'ordre chronologique.

- 1) la Delahaye
- 2) Les V1 et V2
- 3) Le départ manqué pour Londres
- 4) L'arrestation au café "le Napolitain"
- 5) Le maquis de la Sainte Victoire
- 6) Le voyage à LACAUNE dans le Tarn
- 7) L'arrestation par les FTP de LIMOGES
- 8) La rentrée à Paris pour rejoindre Polytechnique

Aucune de mes aventures n'est cependant aussi extraordinaire que celle qui est arrivée à mon correspondant d'AVIGNON et que je raconte ci-après.

L'aventure incroyable de Lucien Berne correspondant de l'ALLIANCE à AVIGNON.

En août 1944 Lucien Berne et un de ses camarades sont pris par la Gestapo, convaincus d'espionnage et condamnés à mort par les Allemands.

Extraits de leur prison ils sont conduits par des agents de la Gestapo dans un endroit désert sur les bords du Rhône, puis "fusillés". Les balles tuent son compagnon mais Lucien Berne s'étant d'instinct laissé tomber par terre à la première détonation n'est que blessé. *(une balle lui traverse un poumon, mais ne touche ni le coeur ni une artère.)*

Il perd connaissance en même temps qu'un flot de sang envahit ses lèvres mais il ne meurt pas, les hommes de la Gestapo jettent les corps dans le fleuve.

Quelques instants plus tard Lucien Berne reprend connaissance et réalise qu'il est dans le Rhône entraîné par le courant. Il a un bras valide, il nage pour échapper à la rive d'Avignon où la Gestapo risquerait de le retrouver et il atterrit dans une île au milieu du fleuve où il sera retrouvé vivant par des pêcheurs et soigné .

Note 1: La Milice était une organisation paramilitaire composée de fanatiques français de l'ordre nouveau, c'est à dire de "pro nazis" qui agissait au delà même des souhaits des forces Allemandes d'Occupation pour traquer les Communistes, les Juifs et tous les opposants au régime de Vichy. Les Résistants devaient craindre les Miliciens encore plus que les SS nazis.

Note 2: Les organisations Allemandes qui traquaient les Services de Renseignements clandestins étaient: "I'Abwehr", service de contre-espionnage de l'armée Allemande, le "SD" (Sichereit Dienst - service de renseignement des SS) et la "Gestapo" (Geheimnis Staat Polizei, police secrète civile)

Note 3: Le principe du procédé de codage était, *autant qu'il m'en souviennne*, le suivant. Les messages codés se présentaient comme une succession de groupes de 5 ou 6 lettres. Ces lettres renvoyaient par leur numéro d'ordre dans l'alphabet à une ligne d'une page d'un livre bien spécifiés. Ce livre nous avait été soit fourni par un "colis" apporté, soit indiqué par communication d'une référence précise (par exemple "Odes et Ballades de Victor Hugo, édition Lemerre, année xxxx). La *lettre factice* était transformée en *lettre vraie ou en blanc* en comptant à partir de l'origine de la ligne les lettres du texte (blancs compris) jusqu'au nombre spécifié; la lettre (ou le blanc) du texte, ainsi déterminée, était la *lettre vraie ou un intervalle entre deux mots*.

1) La Delahaye

Cet épisode est particulièrement confus dans ma mémoire.

Il se situe à une époque où je me trouvais à BRIVE, c'est donc tout à fait au début de mon engagement à l'ALLIANCE en juillet 1943 ou tout à fait à la fin en septembre 1944.

Pointer (André Girard) me confia la mission d'aller chercher en voiture à la Bourboule (ou à Riom ?) une jeune femme membre de l'organisation, qui s'occupait des enfants de Marie Madeleine et de la conduire ailleurs, je ne sais plus où..

Il me confia une superbe voiture DELAHAYE à "gazogène". *(la description que je donne du gazogène ci-après est approximative)*

A cette époque, faute de pouvoir s'approvisionner en essence, de nombreuses voitures avaient été transformées pour fonctionner avec un système dénommé "gazogène". Avec ce système la vapeur d'essence qui constitue le mélange servant normalement à réaliser les "explosions" qui actionnent les "pistons" des moteurs d'automobiles y est remplacée par un mélange constitué principalement d'oxyde de carbone et d'hydrogène émis par le chauffage à incandescence de "charbon de bois" avec apport d'air limité.

Le réservoir d'essence y est remplacé par un grand récipient cylindrique vertical placé sur le côté de la voiture ou du camion. On y introduit du charbon de bois ou du bois spécialement préparé en bûchettes. *Les deux types de "gazogènes" existaient, à charbon de bois et à bois. (les premiers étaient les plus répandus).*

La mise à feu initiale se faisait avec de l'alcool à brûler ou du pétrole lampant quand on pouvait s'en procurer- ensuite il fallait se garder de laisser le feu s'éteindre.-

On trouvait sur le bord des routes fréquentées des marchands de charbon de bois ou de "bûchettes".

Cette Delahaye devait avoir été avant guerre une superbe voiture, l'intérieur était en cuir beige et il y avait de nombreux accessoires tels que cendriers, porte verres, repose pieds qui en faisaient un véhicule de grand luxe.

Sur le plan mécanique aussi cette voiture était extraordinaire car elle possédait un changement de vitesse avec embrayage automatique et seulement deux pédales, accélérateur et frein.

Quand elle fonctionnait à l'essence elle devait avoir des performances de reprise et de vitesse excellentes. Avec son "gazogène" (qui fonctionnait aux "bûchettes de bois") ses performances étaient évidemment tout à fait modestes. J'étais tellement émerveillé par cette auto que j'en ai oublié le trajet effectué et tous les détails de l'équipée.

Nous n'avons pas eu de problème ni pour nous ravitailler en "bûchettes", ni causés par de mauvaises rencontres. Nous nous rendîmes au lieu indiqué en passant par les petites routes d'Auvergne et nous trouvâmes la personne indiquée, - je crois me rappeler que c'était "Hermine" qui devint l'épouse de "Pie" (Rodriguez) le chef radio de l'ALLIANCE qui habita Place de Bagatelle à Neuilly et que je rencontrais souvent jusqu'au décès de "Pie" fin 2001 . *(Je n'ai jamais pensé à lui demander si c'était bien elle que j'avais transportée à l'époque).*

Mes souvenirs s'étaient concentrés sur la Delahaye.

2) révélation des V1 et des V2

Début 1944 j'exerçais comme d'habitude mes fonctions d'agent de liaison à "l'ALLIANCE", en partageant mon temps entre PARIS et AIX en PROVENCE, échangeant des messages à expédier ou reçus par notre opérateur radio "MEZITE", installé dans la maison d'un agent des PONTS et CHAUSSEES d'Aix en Provence, je les cryptais avant expédition ou les décryptais après réception.

Une fois par semaine je faisais aussi en bicyclette le trajet aller et retour AIX-AVIGNON pour échanger des messages avec notre agent sur place, un jeune postier d'Avignon (Lucien BERNE) dont j'ai conté plus haut l'aventure incroyable en août 1944.

Un jour, en décryptant un message reçu de Londres, j'ai découvert l'existence d'une "arme secrète allemande" appelée "V1" dans le message. Il s'agissait de petits avions sans pilote (on dirait aujourd'hui "engins" ou encore "drones", bourrés d'explosifs et programmés pour s'écraser sur LONDRES. Ils provoquèrent au début de gros dégâts et la population commençait à s'inquiéter.

Ces "avions" avaient une faible autonomie de vol, aussi étaient ils catapultés à partir de "rampes de lancement" installées en bord de mer, en France et en Belgique. Le message demandait que nos agents recherchent et transmettent le plus vite possible la position de ces rampes.

Cela fut fait et bientôt grâce aux renseignements fournis par l'ALLIANCE et d'autres sources les rampes furent abondamment bombardées.

Mais en attendant la destruction des rampes les aviateurs anglais avaient mis au point une technique qui réduisait considérablement les ravages. Grâce aux RADARS qui venaient d'être inventés, les "V1" pouvaient être localisés avant d'atteindre la côte anglaise, les avions de chasse se portaient alors à leur rencontre et plaçaient leur appareil côte à côte avec l'engin, une de leurs ailes sous une de ses ailes; ensuite d'un brusque basculement ils soulevaient cette aile. Quand la manoeuvre réussissait le "V1" se mettait alors à tourner en rond et s'abimait dans la mer.

Cette technique était rendue possible par la vitesse réduite des "V1", mais comme il arrive dans toute guerre le cycle *nouvelle arme, parade, nouvelle arme* s'est reproduit. Après les "V1" les Allemands inventèrent les "V2", arme beaucoup plus redoutable. HITLER se vantait de pouvoir gagner la guerre grâce à cette invention.

Tandis que les "V1" étaient des "petits avions" dotés d'un moteur à réaction sommaire, les "V2" étaient des "engins balistiques" propulsés par un "moteur fusée", évoluant à haute altitude sur la plus grande partie de leur trajet. Leur système de guidage était aussi beaucoup plus raffiné.

Ces armes étaient lancées d'Allemagne même (presqu'île de Peenemunde) et il était à la fois plus difficile de détecter la position de leurs bases de lancement et ensuite de les bombarder.

Heureusement pour les Alliés, les troupes classiques Allemandes subissaient alors de sévères défaites en Russie et n'avaient pas réussi à rejeter à la mer les forces Anglo-Américaines débarquées en Normandie.

Il n'en demeure pas moins que si les "V2" avaient été développées un an plus tôt et construites en grand nombre, le destin de la guerre aurait pu être changé (mais n'oublions pas que parallèlement les Américains développaient l'arme atomique).

Plus tard, la paix revenue, les savants et techniciens allemands qui avaient développé les "V1" et "V2" furent engagés par les Américains et les Russes pour contribuer à la mise au point des fusées des programmes spatiaux.

3) Le départ manqué pour l'Angleterre.

Je ne me rappelle pas la date de cet évènement qui devait se situer fin 1943 ou début 1944. A cette époque le chef de la Région Parisienne était "DRAGON" (Jean Sainteny) . *Jean Sainteny s'est illustré plus tard, vers la fin des hostilités en Indochine, comme l'un des négociateurs français avec HO-CHI-MINH.*

Un jour au cours d'un rendez-vous à Paris "DRAGON" me fait savoir que j'ai été sélectionné pour faire un stage en Angleterre (perfectionnement au cryptage, parachutisme et réception de parachutages).

Les opérations de transfert Angleterre-France se faisaient avec des petits avions de trois ou quatre places, pilote-compris, appelés LYSANDER, qui atterrissaient en France clandestinement sur des champs non aménagés et en décollaient.

C'était une grande faveur d'avoir été sélectionné pour faire partie d'une expédition LYSANDER, car ce genre d'opérations était généralement réservé aux personnages importants.

On devait me prévenir de la date et du lieu où devait atterrir l'avion qui m'emmènerait en Angleterre, mais je fus prévenu un peu tard pour prendre les dispositions nécessaires; le lieu où je devais me rendre était situé près d'ANGERS, pour y accéder il fallait utiliser le train, un car et effectuer la fin du trajet à pied.

A cette époque les trains étaient peu nombreux, pour avoir une place assise il fallait réserver longtemps à l'avance et même pour voyager debout il fallait "une fiche d'admission". je ne pus prendre que mon billet, mais quand je me suis présenté au Guichet il ne restait plus de "fiches d'admission" pour le train d'Angers qui me permettait de disposer d'assez de temps pour être sûr de ne pas manquer l'avion..

J'ai cependant tenté ma chance je suis monté dans ce train un peu avant son départ, mais j'en ai été immédiatement expulsé par le contrôleur.

Juste au moment où le train partait et alors que je me trouvais sur le quai il y eut un contrôle de police et de la Gestapo. Les faux papiers que je possédais me permettaient de justifier une présence à Paris, mais pas sur un quai de la Gare d'Austerlitz devant des trains en partance pour Angers; me soumettre au contrôle m'apparut donc très risqué.

J'ai alors cherché à y échapper en me cachant dans un train en attente.

M'ayant sans doute observé et devinant ma situation, un cheminot s'est approché de moi et m'a conduit à travers voies dans un local de service et il m'a dit "attends".

Il est revenu plus tard en me disant: "les contrôles de Police sont terminés, tu peux sortir, mais si tu veux prendre un train voici une fiche d'admission".

Ce cheminot inconnu m'a sans doute sauvé la vie ce jour-là.

Grâce à sa "fiche d'admission" j'ai pu prendre le train suivant pour Angers, puis un car et je me suis rendu à pied à l'endroit indiqué pour l'atterrissage du LYSANDER.

Lorsque je suis arrivé j'ai vu l'avion décoller....sans moi à bord.

C'est ainsi que j'ai manqué le voyage en Angleterre d'où peut-être je serais revenu sur le sol français pour occuper, au sein de l'ALLIANCE, une position plus importante mais plus exposée.

4) L'Arrestation au "Napolitain"

Je raconte ci-dessous l'épisode de ma vie en tant qu'agent P2 (agent à temps complet) du réseau de renseignements "Alliance" de 1943 à 1944 où j'ai frôlé la mort de plus près.

Le jour de l'évènement, nous avons rendez, vous à Paris, dans un café qui s'appelait LE NAPOLITAIN situé avenue des Capucines non loin de l'Opéra. *(ce café n'existe plus, à sa place se trouve actuellement (nov 1999) un restaurant HIPPOPOTAMUS).*

J'étais arrivé un peu en avance par rapport à l'heure du rendez-vous, peu après je suis rejoint par un collègue portant le pseudonyme de BENJAMIN, chargé en particulier de la sécurité, qui me dit: "attention, ne couches pas chez toi ce soir car il y a du grabuge et tu risques d'être pris dans une rafle."

Je lui réponds: "j'ai bien une planque, mais je ne peux l'utiliser qu'une seule fois, car je ne veux pas compromettre la vieille dame qui m'hébergera." *(Il s'agissait de Mme Marguerite DUMONT, amie de ma grand mère, qui habitait dans le 12ème arrondissement près du bois de Vincennes).*

BENJAMIN me réponds, "c'est sérieux, vas-y."

Aussitôt je descends au sous-sol du café, où se trouve le téléphone, pour appeler Mme DUMONT et lui demander asile pour une nuit, ce qu'elle accepte.

Juste avant que je remonte une alerte sonne.

(Les avions anglo-américains venaient à cette époque assez souvent bombarder des objectifs d'intérêt militaire à Paris et dans sa banlieue. Alors les sirènes d'alerte se faisaient entendre et avertissaient la population d'avoir à gagner les abris souterrains. A ce moment, les lieux publics, comme les cafés ou les cinémas étaient évacués par les clients.)

Au moment où je suis remonté, la table autour de laquelle nous étions assis était vide, j'ai pensé en moi-même que mes compagnons auraient pu m'attendre pour me donner au moins le lieu, la date et l'heure de notre prochain rendez-vous et je suis allé tranquillement récupérer mes gants qui étaient restés sur une chaise.

Quand je suis sorti du café, j'ai vu BENJAMIN et d'autres compagnons du réseau, encadrés par des agents de la Gestapo, poussés vers des "tractions avant Citroën" *(automobiles habituellement utilisées par la Gestapo).*

Je me suis mis à trembler et transpirer de peur en me rendant compte que ma descente au sous sol du café pour téléphoner m'avait épargné le triste sort de mes compagnons, victimes de ce "grabuge" annoncé pour le soir même.

J'ai assez vite repris mes esprits et d'un pas aussi dégagé que possible j'ai emprunté la première rue à droite pour gagner le métro le plus proche qui servait aussi d'abri pendant les "alertes".

Cette nuit là j'ai couché chez Mme DUMONT et je suis reparti le lendemain pour Aix en Provence afin de reprendre contact avec le réseau.

J'ai appris beaucoup plus tard que BENJAMIN et ses compagnons avaient tous péri au STRUTHOF près de Shirmeck en Alsace, parmi les 150 membres du réseau "ALLIANCE" assassinés de manière horrible dans ce camps d'extermination.

Ainsi se termine l'épisode "le NAPOLITAIN" de ma vie au réseau ALLIANCE. Il m'est arrivé bien d'autres aventures au cours de cette période, mais je pense que cet évènement est le plus miraculeux de tous ceux dont je suis sorti indemne.

5) Maquis de la Ste Victoire

A AIX j'ai échappé aussi à une arrestation, mais dans des conditions moins extraordinaires qu'au cours de l'épisode "le Naplolitain".

Suite à des dénonciations plusieurs membres du réseau avaient été arrêtés fin juillet 1944 par la Milice aidée par la Police. L'un d'eux avait été "invité" par la Milice, probablement sous la torture à désigner ses camarades, dont elle savait qu'ils se réunissaient dans un café du Cours Mirabeau. (Cette façon de procéder était courante).

Le jour suivant cette arrestation, nous avions rendez vous, comme d'habitude. Dès que nous fûmes attablés, un de nos camarades nous fit part des arrestations qui avaient eu lieu la veille, mais il était trop tard pour nous disperser sans attirer l'attention, puis disparaître.

Heureusement, celui de nos camarades désigné comme "mouton" passa devant nous sans broncher, suivi par des Miliciens, Son sang froid et son abnégation nous ont sauvé la vie. J'ignore quel fut son sort après cet acte de bravoure, tragique probablement.

Quelques jours après j'étais invité à dîner chez la famille GIMPEL. Après le dîner, nous écoutions la radio de Londres "Les Français parlent aux Français", brouillée par les émetteurs de VICHY mais néanmoins compréhensible.

Après les nouvelles, cette radio donnait des "messages personnels" qui étaient des renseignements ou des consignes aux différents mouvements de Résistance, préalablement informés du contenu et de la signification de ceux qui leur étaient spécialement destinés.

Lors de l'émission de ce jour j'entendis le message suivant devenu célèbre:

"Les sanglots longs
"des violons
"blessent mon coeur
"d'une langueur
"monotone
"quand vient l'automne.

Ce message signifiait que le débarquement des Alliés en Provence allait bientôt avoir lieu et que chaque mouvement de Résistance devait prendre les dispositions convenues pour cet événement.

Ce message signifiait pour moi-même que je devais rejoindre un emplacement convenu dans la montagne de la Sainte Victoire au dessus d'AIX où un "maquis" avait été organisé pour les membres de "l'ALLIANCE" en cas de besoin.

Le lendemain matin, après avoir rassemblé mes affaires dans un sac à dos, je me suis mis en marche pour rejoindre le lieu convenu.

Au moment d'arriver, je suis interpellé par une femme au bout d'un fusil braqué dans ma direction. C'était MARIE-MADELEINE, chef du réseau, nom de code "Hérisson" qui m'accueillit chaleureusement après que j'eus prononcé le "mot de passe".

Elle avait fait partie des membres du réseau arrêtés quelques jours auparavant, mais la MILICE ne s'était pas rendu compte qu'elle était un personnage important de la Résistance. Elle avait été incarcérée dans une pièce du rez de chaussée d'une Caserne transformée en Prison, sans que la garde ait été particulièrement renforcée.

5) Maquis de la Ste Victoire (suite)

Dans la nuit qui suivit son incarcération elle parvint à s'enfuir en passant entre les barreaux de la fenêtre qui étaient juste assez écartés pour qu'elle puisse glisser la tête, puis le corps après d'être dépouillée de ses vêtements.

Elle rejoignit le domicile du chef de région: le commandant d'aviation DES ISNARDS (nom de code "Grand Duc") qui la fit convoier jusqu'au maquis préparé pour ce genre de circonstance.

Le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée au maquis, un "parachutage" à notre intention fut annoncé. Nous préparâmes le balisage du terrain (des feux convenablement disposés qui devaient être allumés quand le bruit des avions serait entendu).

La nuit était claire, la lune brillait, mais un vent assez fort soufflait. Quand nous entendîmes le bruit des avions le contour du terrain fut illuminé. Nous vîmes les parachutes s'ouvrir au bon endroit, mais comme le vent soufflait fort, ils atterrirent à environ 1 km du lieu attendu et de l'autre côté d'un vallon.

La récupération fut très longue et fatigante, (les ballots d'armes et de munitions étaient très lourds). Quand les transports furent terminés, les parachutes récupérés et le terrain nettoyé, il était environ 5 heures du matin. Nous nous endormîmes dans une bergerie, comme des souches .

Si les Allemands avaient entendu les avions ou vu les parachutes, nous étions faits comme des rats. Mais heureusement nous nous réveillâmes le soir sans avoir été inquiétés.

6) Le voyage à LACAUNE dans le Tarn
Cet épisode contient le voyage d'Aix à LACAUNE puis celui de LACAUNE à BRIVE

Je n'ai pas gardé un souvenir précis de l'itinéraire suivi, mais seulement des aventures que j'ai vécues pendant le voyage.

Quelques jours après le parachutage dans le maquis de la Grande Victoire près d'Aix en Provence je reçus la mission d'aller chercher un poste radio à LACAUNE (Tarn) et de le faire parvenir à LA ROCHELLE avec l'aide du chef de la région CENTRE de l'ALLIANCE (André Girard, nom de code "POINTER") qui n'était autre qu'un adjoint de mon père à BRIVE, celui-là même qui m'avait fait entrer à l'ALLIANCE.

Marie Madeleine devait aussi quitter le maquis en même temps pour une destination inconnue de moi. Nous devons être le 3 août, à une dizaine de jours du débarquement de Provence dont nous ne connaissions pas la date prévue

Nous descendîmes à pied du maquis jusqu'à un carrefour où nous attendait une voiture et un chauffeur des Ponts et Chaussées de Marseille. Cette voiture nous avait été envoyée par Jean Claude Thorel (nom de code "ALOSE" qui était un agent très efficace du réseau (*grâce à sa position d'Ingénieur des Ponts et Chaussées du Service Maritime, il renseignait LONDRES sur les mouvements des navires*).

Je fus déposé devant la gare St Charles, muni des consignes et de l'argent nécessaires à ma mission.

Je pris un train en direction de Nîmes, mais je dus m'arrêter à Arles car presque tous les ponts de chemin de fer sur le Rhône étaient coupés par les bombardements alliés ou l'action des FFI. J'appris qu'un pont route était encore en fonction aux environs (*je ne me rappelle plus où*) je décidai de m'y rendre à pied et en stop.

Au cours de ce trajet je fus (*oh miracle!*) pris en stop par un camion militaire allemand. Arrivé au voisinage du pont je pus constater qu'il était puissamment gardé des deux côtés par des Miliciens qui fouillaient voitures et piétons et examinaient leurs papiers.

Dans le camion allemand je passai sans encombre, autrement je n'aurais eu aucune chance de franchir les barrages, car mes "faux papiers" n'étaient guère faits pour un passage d'un côté à l'autre du Rhône.

Le camion qui remontait au Nord m'a déposé sur la rive droite du Rhône. De là j'ai cherché un moyen de gagner Nîmes. J'appris qu'un petit chemin de fer d'intérêt local reliait Arles à Nîmes (chemin de fer de la CRAU) et qu'il fonctionnait toujours, c'est par ce moyen de transport que j'ai gagné Nîmes pour rejoindre ensuite CASTRES dans le TARN.

Il existait en effet d'après les renseignements qui m'avaient été donnés, un petit chemin de fer à voie étroite qui reliait CASTRES à LACAUNE dans le TARN.

Je ne me rappelle plus quelle succession d'autocars et de trains j'ai pris pour aller de NÎMES à CASTRES, mais la dernière phase du trajet a eu lieu en train.

Dans le compartiment du train qui me menait à CASTRES, une dame d'âge mûr me regardait fixement avec sympathie. Elle me demanda où je descendais, je lui dis "à CASTRES", elle me répondit "moi aussi", puis, "avez vous un endroit où passer la nuit", je lui dis que je ne savais pas.

Nous devons être très proches du débarquement de Provence car les Mouvements de Résistance étaient très excités et de ce fait la Milice procédait à de nombreuses arrestations et fusillades.

6) Le voyage à LACAUNE dans le Tarn (suite)

La dame inconnue devait se douter que ma situation n'était pas claire, elle me proposa de m'héberger, ce que j'acceptai.

Elle me fit dîner et dormir chez elle et le lendemain matin après m'avoir aussi offert le petit déjeuner, elle m'indiqua où se trouvait la gare du petit train.

Je pris ce petit train très pittoresque jusqu'à LACAUNE et j'allai à mon rendez-vous. Je pris possession du poste radio ("*piano* " dans le jargon de la Résistance), que je devais faire parvenir à LA ROCHELLE via BRIVE et repris aussitôt le train en sens inverse.

Mon prochain rendez-vous était à FUMEL dans le LOT et GARONNE pour joindre un autre agent. Le chemin le plus direct pour aller de CASTRES à FUMEL consistait à passer par TOULOUSE, mais compte tenu de la situation cela me semblait trop risqué avec mon "*piano*".

Il existait aussi une voie ferrée qui partait de FIGEAC en direction de BORDEAUX qui passait par FUMEL et CAHORS. C'est cette ligne que décidai d'emprunter. Je ne sais plus comment je suis passé de CASTRES à FIGEAC, où je me suis retrouvé pour passer la nuit.

Là, j'ai couché dans un petit hôtel. Dans la nuit, j'ai entendu des cris et des portes qui claquaient : c'était une descente de la Milice qui fouillait toutes les chambres, à la recherche sans doute de quelqu'un. Je n'en menais pas large car la chambre ne possédait aucun endroit pour cacher convenablement le "*piano*".

Par un de ces miracles qui m'ont fait échapper au pire dans d'autres circonstances, les Miliciens sont partis avant d'atteindre ma chambre.

Cette nouvelle aventure m'a fait redoubler de prudence.

Comme j'avais quelques jours devant moi, j'ai décidé de faire un détour par TONNEINS qui se trouvait dans le prolongement de la ligne de FIGEAC à FUMEL et où il y avait un Etablissement des Tabacs (Magasin ou Manufacture?) dirigé par un ami sûr de mon père, Mr PREVOT, où je pourrais me reposer en attendant la date de mon rendez-vous.

A TONNEINS je me suis fait connaître et j'ai été très bien reçu par Mr Prévot et sa nombreuse famille. Non seulement il m'a hébergé pendant plusieurs jours, mais il m'a donné un vélo afin que je puisse continuer mon chemin par un moyen moins risqué que le stop ou les transports en commun.

C'est donc en vélo que je suis allé par des petites routes de TONNEINS à FUMEL. J'y ai rencontré au lieu convenu (un pont sur le LOT) Robert MICHAUD (nom de code "FOURMILLIER"), ingénieur des Travaux Maritimes, normalement en poste à TOULON (son chef Jacques FORMERY, ingénieur des Ponts et Chaussées à TOULON était aussi un membre efficace et précieux pour l'ALLIANCE), FOURMILLIER avait aussi un "*piano*" à faire parvenir à LA ROCHELLE. Nous avons pris contact en échangeant le mot de passe convenu.

Il était en vélo comme moi-même. Nous nous sommes dirigés vers BRIVE par de petites routes. Nous avons traversé de nombreux villages qui pavoisaient car le débarquement de Provence avait eu lieu (15 août 1944) et les mouvements de Résistance, FTP en tête, se montraient au grand jour et tendaient des embuscades aux troupes allemandes qui refluait vers le Nord..

Ces embuscades ont eu dans la région plusieurs conséquences tragiques. Pour se venger de leurs pertes, les Allemands et en particulier ceux de la Division SS "das Reich" ont pris dans plusieurs villes et villages des otages civils et les ont massacrés (par exemple à Oradour sur Glane et Tulle).

6) Le voyage à LACAUNE dans le Tarn (suite)

Arrivé à BRIVE j'ai retrouvé mon père et André Girard (POINTER) chef de la région Centre de l'ALLIANCE, à qui j'ai exposé ma mission.

Peu après mon arrivée à BRIVE, FOURMILLIER nous a quitté pour livrer son "piano".

De mon côté, j'ai appris que ma famille, ne se sentant plus en sécurité à GRENOBLE, avait rejoint BRIVE et qu'elle se trouvait dans un petit village CRESSENSAC, au sud-est de la ville. (ce village avait connu aussi une escarmouche entre les FTP et les SS de la Division "Das Reich" heureusement non suivie de prise d'otages.

Je lui ai rendu visite pendant que POINTER organisait l'expédition pour LA ROCHELLE. Il nous a fourni voiture, chauffeur, pianiste, un agent chargé de notre sécurité, ainsi que des vivres et du carburant.

Et nous partimes pour une nouvelle "aventure" de ma vie à l'ALLIANCE, l'arrestation par les FTP de LIMOGES.

7) l'arrestation par les FTP de LIMOGES.

Cet épisode est conté par André Girard dans un livre intitulé "Le temps de la méprise" et par Marie Madeleine dans un rapport que j'essairai de retrouver.)

Notre troupe composée d'un chauffeur, d'un opérateur radio, d'un agent de sécurité et de moi-même partit pleine d'allant dans une auto Citroën 11CV pour aller de BRIVE à LA ROCHELLE pour y livrer le poste radio.

Il était convenu de prendre contact par radio quotidiennement avec LONDRES afin de prévenir si nous avions une difficulté. Nous pensions à la rencontre avec un détachement Allemand isolé, mais pas du tout à ce qui arriva réellement.

Je ne me rappelle plus l'itinéraire suivi. A cette époque les villes et villages avaient été libérés par les mouvements de Résistance (principalement par les FTP, d'obédience communiste.

Le temps de l'épuration avait commencé, sous ce nom on désigne l'arrestation, le jugement sommaire et parfois l'exécution des anciens "collaborateurs"; cette "épuration" englobait parfois de sordides règlements de compte personnels.

Je ne me doutais pas de la rivalité qui existait entre les mouvements et maquis de différentes tendances politiques. (Rivalité à laquelle Jean Moulin avait été chargé de mettre fin, ce que j'ignorais à l'époque.)

Un matin, après avoir couché dans un hôtel de la région dans un village "libéré" et me croyant en parfaite sécurité, j'ai fait préparer notre émission radio quotidienne avec LONDRES. Au lieu de nous cacher soigneusement comme nous le faisons d'habitude, j'ai fait largement déployer l'antenne dans le jardin au vu et au su de tout le monde.

Nous n'avions pas encore commencé l'émission que l'hôtel se trouva entouré par une bande de FTP armés de fusils et de mitraillettes.

Ils ont vociféré "*on vous prend sur le fait, maudits espions*" et nous ont fait prisonniers en s'emparant du poste radio.

Nous fûmes ensuite conduits à la mairie de LIMOGES, transformée en quartier général des FTP et alignés devant le mur qui borde le grand escalier.

Ils criaient: "*on va vous fusiller immédiatement*", en nous mettant en joue avec leurs armes. Le sol devant nous était maculé de sang séché, restes probables d'une fusillade de la veille, ce qui laissait craindre que la menace ne fut réelle. L'un d'entre nous s'évanouit. Quant à moi je pensais: "*c'est trop bête, avoir échappé à tant de pièges des Allemands et me faire fusiller par un autre groupe de Résistants.*"

Avant que la menace de fusillade ne soit mise à exécution, un personnage en uniforme militaire défraîchi, portant au moins huit galons sur la manche passa, c'était GUINGOUIN le chef FTP de la région.

Il ordonna de surseoir à l'exécution en l'attente d'un interrogatoire des prisonniers. Cet ordre fut suivi, mais déclencha des clameurs d'indignation dans la foule qui s'était amassée. Nous entendames des cris hostiles et même je vis et j'entendis une personne qui me désignait en criant: "*mais celui là je l'ai vu sortir de la Gestapo*"; alors que je n'étais jamais allé auparavant à LIMOGES.

Nous fûmes conduits sous bonne garde dans des pièces du premier étage de la mairie où nous restâmes "prisonniers" plusieurs jours.

7) l'arrestation par les FTP de LIMOGES (suite)

Dans cette "prison", d'après mes souvenirs, nous fumes bien traités (*mais André Girard a écrit le contraire*). Nous pouvions faire usage (sous surveillance) des toilettes de la Mairie qui étaient propres et bien entretenues et pour déjeuner ou dîner nous étions conduits sous escorte dans un restaurant de l'autre côté de la place de la mairie. Nous mangions correctement, nous ne fumes jamais molestés.

En furetant dans les bureaux où nous étions enfermés, je trouvai des documents en écriture cyrillique que je ne pouvais déchiffrer, mais qui prouvaient qu'il y avait des consignes venues d'URSS, ou même peut être quelques individus parvenus sur place je ne sais comment, qui assuraient l'encadrement des groupes FTP de la région.

Nous n'avons jamais été "*interrogés*" courtoisement ou brutalement.

Un jour, au moment où, sous bonne garde, nous traversions la place pour aller déjeuner, notre chauffeur aperçut un homme qu'il connaissait. Il le héla et lui expliqua brièvement notre situation. Il se trouve que l'homme en question était le chauffeur du "*Commissaire de la République*" de la région, c'est à dire le représentant du Général de Gaulle. Ce dernier avait donné des ordres stricts pour que les différents Mouvements de Résistance s'entraident au lieu de se combattre. (Jean Moulin avait été envoyé en France pour organiser cette entraide.)

L'intervention du "*Commissaire de la République*" fut efficace, nous fumes relâchés et pûmes rejoindre BRIVE

La mission avait échoué, nous avons perdu notre poste radio et notre voiture mais nous étions indemnes.

Nous étions alors en septembre 1944. Arrivé à BRIVE mon père m'annonça qu'une convocation était arrivée pour que je rejoigne POLYTECHNIQUE à PARIS pour y reprendre mes études. Je me fis "*démobiliser*" et je pris le chemin de PARIS.

Mon voyage de BRIVE à PARIS constitue le prochain et dernier épisode.

8) Retour à Paris septembre 1944

Je devais rejoindre PARIS depuis BRIVE suite à une convocation de l'Ecole Polytechnique où j'avais été reçu au concours de 1942.

Fin septembre 1944 la France était presque entièrement libérée, il y avait encore des combats dans le Nord et dans l'Est ainsi que des "poches de résistance allemande" en GIRONDE et à LA ROCHELLE. Les troupes alliées qui avaient débarqué en Provence remontaient vers PARIS et l'ALSACE.

Les communications étaient précaires, surtout les chemins de Fer dont les voies avaient subi de nombreux bombardements aériens ou des sabotages par la Résistance.

Les trains ne fonctionnaient pas entre BRIVE et PARIS. Je partis donc à pied et en stop.

Arrivé à LAPALISSE dans l'Allier, un convoi militaire passait alors que je faisais du stop sur le bord de la route. Un "Command Car" (voiture d'Officier) s'arrêta pour me prendre à son bord. **Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je reconnus l'officier qui l'occupait: c'était le Docteur ZANCK grand ami des parents de mon ami Philippe Bernheim.**

Je l'avais rencontré chez eux une ou deux fois et, lors d'un voyage de vacances en tandem sur la côte d'azur en juillet 1943, avec mon ami Philippe Bernheim, nous avions été invités par sa femme qui résidait alors à CANNES et bien nourris par elle, ce qui était rare à l'époque.

Je me fis connaître et je lui expliquai que je rejoignais PARIS pour entrer à POLYTECHNIQUE qui venait de reprendre possession de ses locaux rue Descartes.

La colonne dont faisait partie le Dr ZANK se rendait aussi à PARIS. Je fis ainsi le voyage de LAPALISSE à PARIS, confortablement installé dans un "Command Car".

Le Dr ZANK me laissa Porte d'Orléans d'où je rejoignis POLYTECHNIQUE, rue Descartes, sans même passer à notre domicile, rue Eugène Labiche, dont je ne possédais pas les clés et où mes parents n'étaient pas encore rentrés.

Ainsi s'achève la période active de ma vie au réseau ALLIANCE.

Je devais cependant encore fréquenter son bureau de "liquidation" (63 Avenue des Champs Elysées), pour faire valider mon activité dans la Résistance, j'y reçus, signées par Marie Madeleine Fourcade, une carte "d'agent P2" et une proposition pour la "Croix de Guerre".

Cette distinction me fut ensuite officiellement décernée et ma croix me fut remise par le Général Decharme, alors Commandant de l'Ecole Polytechnique au cours d'une séance de décorationns dans la cour de l'Ecole.

Depuis que j'ai commencé à écrire ces mémoires, j'ai lu plusisurs livres sur la Résistance et notamment le livre écrit par mon frère Raymond:Dreyfuss publié par les Editions WEKA 249 rue de Crimée 75019:

"De quelques aventures..."

" Les années 1940-1946"

Après ces lectures je réalise combien mon rôle au sein de l'ALLIANCE a été modeste et combien aussi le rôle de l'ALLIANCE a été modeste au sein de l'ensemble de la RESISTANCE. Pour comprendre ce qu'elle fût il faut se rappeler qu'elle était composée de très nombreuses organisations créées spontanément sans se connaître et sans véritable coordination.

